

Une_Pdd

Dong Van signe son adieu au Viêt-Nam

Dix ans après les avoir écrits en vietnamien, Dong Van publie en français les souvenirs terribles de son enfer dans les camps de concentration communistes, de 1975 à 1979. « Anticomuniste, oui, je le suis toujours, je le suis définitivement ; et même là-haut, au paradis, je le serai encore ! » s'exclame Dong Van, en déroulant une fois de plus le film de sa vie, qu'il résume en deux livres autobiographiques Saigon, le rêve brisé (Editions Jets d'encre) et Souvenirs du Viêt Nam (Thélès). Un pays d'enfance où il « ne remettra pas les pieds tant qu'il sera aux mains d'un régime communiste ». Le 27 mai 1982, après quatre ans de camp « de rééducation » suivis de trois ans de « liberté très surveillée » à Saigon, Dong Van a rejoint sa femme et ses trois enfants dans le quartier de Croix-de-Neyrat qu'il n'a plus quitté depuis. Ici, c'est une carrière d'aide-soignant à la clinique des Cézeaux qui attendait l'ancien chirurgien, diplômé en chirurgie esthétique aux États-Unis, après son diplôme de médecine obtenu à Saigon. Sans

état d'âme, il commente : « Oui, pour la quasi-totalité de mes confrères, une telle situation aurait été insupportable. Mais pas pour moi Moi, ce qui m'importe, c'est de vivre en étant utile à son prochain, quelle que soit la situation, quel que soit le métier. » Avec humour, cet ancien « bérét vert » raconte, décrit « la stratégie de l'anguille » qu'il avait adoptée. Il décrit la longue attente, les interventions du gouvernement français grâce aux démarches menées à Clermont-Ferrand par sa femme, d'origine française. Les espoirs déçus de pouvoir embarquer à bord d'un boat people « mais la chance de ne jamais avoir été pris les pieds dans le bateau, comme tant d'autres ». Et la décision prise : « attendre que la figue mûre tombe elle-même de l'arbre ». Pourquoi, si souvent, la chance est-elle venue à point nommé, tirer Dong Van d'un mauvais pas ou le sauver pour de bon ? Il n'en sait rien, et sourit. Et il sourit aussi de ce caractère si particulier, « qui doit venir de là-haut ». « Je ne peux pas plier devant des

gens si je suis dans mon bon droit, je ne peux pas me mettre à genou devant des imbéciles, mais dans un camp de concentration, cette attitude, elle met votre vie en péril ! » Le camp, Dong Van y a passé quatre ans. C'est « beaucoup plus que tous les confrères des professions de santé qui faisaient dix-huit mois maximum, car il y avait besoin d'eux ». Mais c'est moins, bien moins « que les camarades restés sept, quinze, ou même vingt ans ». Ses deux livres sont dédiés à tous ces compagnons tombés en défendant « la liberté, l'indépendance et la démocratie du Sud Viêt-Nam ». Laurence Coupérier